

Caroline L'Heureux

# PASSAGES

*Passages* de Caroline L'Heureux est le cinquante-septième recueil de textes publié dans la collection *Prise 1*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Caroline L'Heureux et le CANIF,  
Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2004.

Renseignements : (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : Mai 2004

Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

Infographie : Direction adjointe aux Communications, CVM (17070)

Impression : Centre de reprographie, CVM

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est, Montréal (Québec) H2X 1X6

Photo : Caroline L'Heureux, *Display* par Antony Gormley (2003), Lake Ballard, Australie

Conception graphique de la couverture : Dominic Prévost



*J'ai glané des réflexions, des températures  
et des reliefs et j'ai sabré les parties  
les plus cohérentes, finies et achevées.*



## **Loin d'elle**

Les paysages sont d'une aridité incroyable. Du sol orange criard s'élèvent de géants eucalyptus aux troncs dépourvus de branches. Les cimes sont ornées de frivoles paillettes d'émeraude. Mille et une petites feuilles miroitent sous le soleil et la chaleur. Les essaims de troncs blancs, une forêt d'os sourds et muets, attendent depuis des millénaires que cette perpétuelle brise souffle enfin assez fort pour les faire danser. De grands moines squelettiques d'un incroyable ascétisme. Macabre forêt de stalagmites qui fête la stérilité.

Radiographie d'une contrée. Autopsie d'un intérieur. La sécheresse embaume les membres échoués, momification des corps d'albâtre. Le souci d'une anatomie nouvelle et ancestrale. Tout semble se coaguler.

## Sans lui

Quatre jours dans une voiture à écouter un silencieux en révolte et la profondeur du songe. Les herbes blondes et bistres, contiguës à la route, fuient derrière la voiture et laissent une trace sur la rétine, une ligne beige sans fin se tordant à travers les Laurentides. Nous conversons: la chasse a commencé cette semaine dans les territoires boréaux, jusqu'au 49<sup>e</sup> parallèle. Le nomadisme est doux. Les yeux respirent et s'affranchissent des asphyxiants canyons urbains, œillères citadines. Faste de l'immobilité, modestie de l'errance.

Aux mille carnations de Montréal se substituent mille teintes de frondaison. Sur cette route du nord, la palette de couleurs sonne le glas du vert rameau et claironne les vertus réconfortantes du tison et de la braise. L'automne est une saison vaillante. L'hiver, qui la suit, sclérose les végétaux et son froid accule inmanquablement le cœur sédentaire à l'hypothermie. L'oiseau s'esquive.

## Loin d'elle

Olivier a le pied lourd sur l'accélérateur, hypnotisé par cette route d'une inexorable raideur. La Honda '78, dont la charpente craquelante jubile encore, a mauvaise haleine, ses poumons pleins d'huile sont crasseux. À chaque arrêt, Olivier essuie gentiment, délicatesse d'un papier, le filtre d'aération souillé de la poussière rousse qui adhère aux alvéoles huileuses. L'auto asthmatique s'élance sur cette terre safranée.

Meremy est harassée comme les fleurs sur le plancher du côté passager. La seule chose capable de bouger encore, c'est la nuée de chaleur qui voile la route au loin. L'horizon est onirique et vide. L'aveuglante lumière du soleil l'attire sans cesse vers les bras de Morphée. Tête enivrée de torpeur, paupières continuellement entrouvertes: les idées sont floues devant ce mystique espace. Elle vacille. Cette vacuité des espaces fait oublier le passé, la raison, et émerger les rêves.

L'auto se dirige vers Kalgoorlie, et ensuite Menzies. Pays de mines et de lacs asséchés, pureté saline exhumée, immensité criblée. Ici et là des arbres aux écorces lisses et épaisses qui pèlent, pachydermes qui muent. Désert fauve et blanc que l'on perce, que l'on trouve. L'homme a creusé, à angle droit, l'arène orangée pour le nickel et l'or. Devant cette terre dorée, immense lingot d'or, gigantesque pépite, Olivier pense aux mines: le pactole, la prospérité, l'avidité du gain. Les yeux fermés à l'espagnolette, il décante ses rages. Olivier hurle dans sa tête brûlante: «Décampez sales ploutocrates et laissez les beautés exister.» Étrange chose que d'être si loin, chaque petite dissidence en ébullition. L'ennui, la solitude amplifie l'envergure des critiques.

Meremy sort de sa torpeur. Ils s'arrêtent, les quatre roues prises dans les ornières de sable, leurs deux corps pris sur cette terre de braise. Ils s'embrasent, cherchent les frissons.

## Sans lui

Un chasseur nous présente l'Abitibi comme un immense marécage. Sur ce territoire québécois chatoyant de ces mille lacs, un jour, quelques-uns crurent en des marécages aurifères qui les couvriraient d'or. Dans le parc d'Aiguebelle, nous piquons une tente. Les magnifiques collines Abijevis s'élèvent des plaines argileuses abitibiennes dans une frileuse discrétion.

Les collines, gorgées d'eau, laissent exsuder et dégouliner la mousse le long de leur corps. Du haut des rochers, gris de monotonie, coulent des larmes vertes. Des perles nappent le sol. La plus aiguë des lenteurs. Le nord, c'est le rabougri, la densité des mousses. De subtiles et téméraires beautés croissent, bouclier contre le frisson et les vents. Nous montons le mont Dominant et godillons entre les coulis de mousse tentant d'éviter de faire des mailles sur les broderies d'hypnes plumeuses. Les spongieux paillassons feutrent nos pas. Les sentiers ressemblent aux pages d'un cahier de coloriages. La nature est une talentueuse gamine. Nous nous couchons frissonnants sur ces lits de sphaigne: vibrato du rose, crescendo du lilas fané au cramoisi. La fluidité est métronome de la couleur. Des cladonies grises cendrées forment une douce écume sur la rive des souches. De cette terre spumescence, un immense lit d'hymen, loin des grabats de la ville. Juteux silence, nous écoutons le friselis des sueurs terrestres. Nous sommes de retour dans le monde de l'étonnement et de la fascination, deux enfants qui enfouissent leurs mains dans la fraîche sphaigne d'un mont suintant.

## **Loin d'elle**

Olivier semble penser que l'amour s'invente et qu'il est inéluctablement soumis au temps. Il profite de la conjoncture, se laisse façonner. Il se soumet et aime ce temps; il est tombé amoureux d'une douce Meremy, une goutte nacrée qui glisse sur les eaux qui ceignent l'île. La souveraine joie de Meremy, c'est le surf. L'océan Indien la macère, elle est tendre et savoureuse. Chevaucheuse de ressac, elle est la gouttelette marginale qui fuit la vague bilieuse. Elle respire en l'eau; elle est le souffle, la bulle qui ripe la déferlante.

Côté passager, la moiteur emperle l'épaule, l'aisselle de Meremy, au cœur de ce pays basané depuis trop longtemps.

## **Sans lui**

Je crois que l'amour s'invente. Les humains se rejoignent inéluctablement au lit, se cramponnent au sommier et supportent l'autre qui tombe. Sous l'horizontal matelas, l'obscurité est opaque. Le sol est dur pour les pieds qu'on a déchaussés. Pure création. J'aime cette grandiose machination. L'amour se crée et se raconte. C'est à l'humain que revient la tâche d'être bon écrivain.

## Loin d'elle

Ils reviennent d'un court séjour dans l'intimité du continent. Olivier reprend son entraînement : odeur des gymnases, le bois qui craque. Le vent souffle sans cesse contre la bâtisse, un obstacle. Les fildeféristes équilibrent l'air ; les tiraillements s'estompent. Les pieds aiguisés des trapézistes et des trampolinistes sont d'irréprochables aiguilles qui filent l'air.

Des hommes exécutent, répètent et recherchent la fine fleur du mouvement, la perfection des saltos, tournoiement sans nausée. Des centaines de balbutiements : ébauche d'un texte, essai sur les bouillonnements corporels. Dans ces gymnases, se jouent les comparaisons, les analogies et tout le charabia des figures de style.

Tentation d'éviter le hasard, de dompter le danger. Domesticquer et ensuite estomper la peur, gommer l'angoisse. Olivier se balance, grimpe, apprivoise la gravité. Jouissance simiesque. Il plonge son regard dans la bouche d'aération, fente latérale au mur, regarde un sol d'or et écoute l'air chaud et sec de l'ouest austral qui s'essouffle. Son esprit perdu et son corps tordu se hissent. Il s'arrache la corne des mains. Il est le crin hirsute qui se frotte à la corde, lourd archet. Friction d'une peau parfaite sur un tissu. Il s'enroule, se love et demande qu'on le torde, qu'on le morde. Image sourde d'une vièle. Magnifiques danses perpendiculaires, verticales, où la rétention de la chute amplifie la dégringolade. Ascension, agrippement et chute ! Il a chaud et sa raison se disloque encore. Plus les heures australiennes passent, plus il s'attache. Plus le temps coule et plus les liens sont étanches.

## **Sans lui**

Je pédale, me dirige vers l'école, pour y enseigner la gymnastique artistique. L'obsession de la ligne parfaite. J'aime cette rigidité à la fois physique et esthétique. Ce besoin de hauteur et de tournoiement. Un groupe de jeunes adolescentes arrivent en retard au cours. Elles sont de bonne humeur, artificielles ou téméraires. Elles parlent et toujours parlent. Arrêtez de parler, de dégobiller ces mots! La grammaire corporelle discute, ce soir, pour ces belles jouvencelles. Le geste articule parfois beaucoup plus que les lèvres. J'évacue le côté essentiellement syntaxique du mouvement, j'oublie la technicité forcenée. Je tâte le pouls des tangages des corps.

## **Loin d'elle**

Il sort du gymnase craquelant. Olivier se dirige avec Meremy vers la grève où se disputent l'eau et la terre. Sous la lueur vespérale, l'écume rage sur une lèvre gercée, dans l'espoir d'hydrater un jour ce continent. Dans l'anse, se balancent des anneaux aqueux, magnifiques joncs qui flattent l'île.

## **Sans lui**

Je sors du gymnase, enfourche ma bicyclette. On enseigne, on ne fait que répéter. On refait, refait le mouvement, pour toucher les profondeurs du dialecte physique. Répéter pour escamoter la peur, la crainte, l'artificiel. Les roues forment deux sillons qui serpentent sur la jeune neige. Je ne veux pas me cloîtrer. Laissez-moi courir, baiser cette froide neige.

## **Loin d'elle**

C'est l'automne et il fait encore extrêmement chaud. Aujourd'hui, Olivier verse une larme d'orgueil sur ces plages trop parfaites. Il habite un château de sable et s'entoure des bras d'une Australienne. Il déteste ce monde vermeil où tout semble facile mais ne l'est pas. Il brise une vague, brise un vent, brise un océan. Se battre infiniment. Qu'on le baigne ce foutu soleil dans la mer. Insatisfait encore, il froisse l'océan. Et il sonde les forteresses abyssales.

## Sans lui

C'est l'automne, jeudi, six heures et sept secondes. Peinturer ces nuits de blanc. Faute de sommeil, je n'ai qu'une allitération obsessionnelle du S à la place d'une dissertation. Un saule sans script pleure. Je remets aux professeurs, comme une tradition, des travaux cernés.

Sans sommeil sur ces soirées successives solitaires. Le soleil se soulève en séchant les effluents salins. Le sens! Mon sang-froid danse. La colonne de mes proses souffre sourde de scoliose. Le sens! Mon sang, mes veines aiment. Liasse de lettres, laissez-moi quand j'aime. Ces dérives nocturnes m'éloignent de la ferme terre; mes idées tanguent tandis que les eaux de l'incertitude valsent.

## **Loin d'elle**

Olivier et Meremy se rapprochent encore du cœur de cette île, de sa sèche moelle. L'intérieur, c'est le silence. Le seul bruit est celui du froissement des feuilles de papier qu'il a apportées pour écrire. Immortaliser le moment alors que le silence est bruyant. Enivrement de l'arrière-pays. Crémeux coucher de soleil. Ici les couleurs ne crient pas. Les infinis espaces saumonés sont sans eau: terre stérile. Ne pas oublier le goût et la couleur de la muscade, la sensation des millions de clous de girofle pressant la plante des pieds. La vertigineuse vacuité fait peur et apaise grâce à la langueur des couleurs flavescentes. Thébaïde où il est permis de dépouiller doucement ces idées. Olivier se délecte de cette solitude choisie.

## Sans lui

D'insupportables babillages foisonnent dans le bus ce matin. Portail de cinq ponts, j'entre dans Montréal. Une direction, deux voies. Le trafic ronronne lourd sur le bitume, pèse sur le temps qui fume. Des ponts qui chaque matin calculent le produit des frictions de la vélocité individuelle par l'inéluctable surcharge urbaine. Les pneus crissent et le dur goudron se parfume de la flânerie imposée aux autos. Jalonnement sur la route de pancartes publicitaires qui se synchronisent, les choses clament qu'on les reconnaisse toutes au même moment. Indigestion. Je regarde, du haut de mon autobus, toutes les voitures qui collent leur nez au cul des autres et je vois la vitesse qui colle son nez au cul de l'excès.

## Loin d'elle

Le vent dans ses oreilles déclenche, sans un couac, l'hystérique harmonie. La pointe des pieds au ciel, les muscles se contractent et permettent l'ascension sur cette balançoire. Il saute, allègre, laissant derrière lui un siège vide qui fouette frénétiquement l'air. Il y retourne et se balance, se laisse bercer par cette solide structure. À trois ans déjà, le corps menu, il voguait la tête en cavale sur les va-et-vient des bercements incessants d'un cheval de bois. Il retrouve le vertige. Il rencontre la mer. Il patauge dans cet état naturel où le hasard supplante le choix. Désir d'être emporté, balancé, bercé infiniment, haut, plus haut, pour ne plus voir, ne plus piétiner cette terre trop lourde, trop stupide, trop sourde... La prétention de soustraire cette loi de la gravité. Il n'a que les balançoires, les gymnases, les parcs, les vagues pour le soulager. Il choisit le bal ouvert en pleine mer, en pleine atmosphère aux dépens de l'anse qui accule à l'immobilité. Il se balance, aveugle, essaie de taire les questions sans réponse qui résonnent, qui harcèlent.

## Sans lui

Le chemin se jalonne des congères de cette saison impitoyable. Sous mes pieds, je glane des îlots de neige pour m'esquiver. Sous mon poids, la neige métallique ferraille. Épinettes et pins s'élèvent perpendiculairement vers un monde noir, épineuses flèches qui indiquent le chemin vers l'opacité des cieux. À travers cette nuit froide, argentée et boréale, j'écoute les longues aiguilles qui tissent le souffle glacial, qui balayent le parterre poudreux de leurs branches. Grandes plumes oscillantes, ailes épineuses qui ne s'envolent pas. Les bras anguleux des feuillus dénudés projettent leurs ombres pétrifiées sur la neige. Ces spectacles hivernaux des ramures sont de morbides dentelles. J'arrive dans le parc où, à cette structure de métal, des sourires se suspendent. Sourires qui se pendent. Rictus condamnés à la potence. Je m'assois sur une des balançoires et fais grincer les chaînes rouillées. Je cingle l'air de cette nuit métallisée. Durant l'ascension, les poudres au sol scintillent sous la lumière lunaire. Je me balance, essaie de dissiper l'équivoque. Je berce mes idées dans la puérile oscillation. La tentation de retourner dans une orbite à jamais perdue.

## Loin d'elle

Olivier, éreinté par cette conduite nocturne, chasse les dernières peurs moites. La nuit meurt: meringue au ciel et rouille au sol. La clarté vient bien avant que le soleil n'entreprenne sa parabole. L'orange feu se déploie sans avoir besoin de chasser la noirceur, sa proie. Les broussailles sont encore aux tons de paille.

Interminables routes. Roule et roule sans trêve. Melbourne à Sydney, morose route: affres du retour, mille et une odeurs de la voiture. L'appréhension à l'ambassade canadienne: vous avez vos papiers d'identité? Il n'en a pas, il n'en veut pas, il ne veut plus de murs. Il s'est délecté de l'espace austral. Olivier ne veut plus se heurter aux coins. Il quitte ce pays qui rouille, rouillait et rouillera. Il quitte Meremy, fleur flétrie. Il abandonne une terre à laquelle il a tant promis. Pillage ou voyage? Pris dans le malaxeur des frontières où se broient les limites géographiques, morales et monétaires, il s'envole. Il laisse sous lui les fondements gelés d'une arrivée et les conclusions calcinées d'un départ. Le nomadisme cicatrice, il appréhende la fixité qui le saignera. Il voit ces joncs aqueux se fracasser sur les côtes australiennes. Un océan coléreux et triste salive sur les lèvres craquelées du continent.

## Sans lui

Il est devant, ses rondes lèvres soufflent des anneaux d'argent, de fiançailles, des noces de fumée. La nervosité trace un sourire sur mes lèvres. Je sens la foi qui choit. J'étouffe dans cette fumée bleu métallique. Je vois d'ici au loin, trop proche, la lourde présence du geôlier. J'élève des remparts face au froid claustral. Je finirai par m'y fracasser. J'entends déjà la détonation des désirs sur les parois maudites. L'écho tonitruant déjà. Tuez le maçon!

Olivier voulait orner mes doigts d'alliances, de sécurité. Et à présent il me crache des cerceaux de fumée. M'étrangle de ses cercles, ses orbes. Mon cœur pompe dans la suie. En saillies, ses lèvres m'asphyxient de joncs vaporeux. Mes yeux fuient vers la fenêtre et je conclus qu'il faudra résolument apprivoiser la chaussée givrée. Chasse ton cœur et chasse qui peut parce que l'hiver jubile.



